

< le trombone > n°1

Isabelle Sancy
Sur la piste

Photographies de Philippe Agostini



Isabelle Sancy
Sur la piste

Photographies de Philippe Agostini

Collection *<Le trombone>*

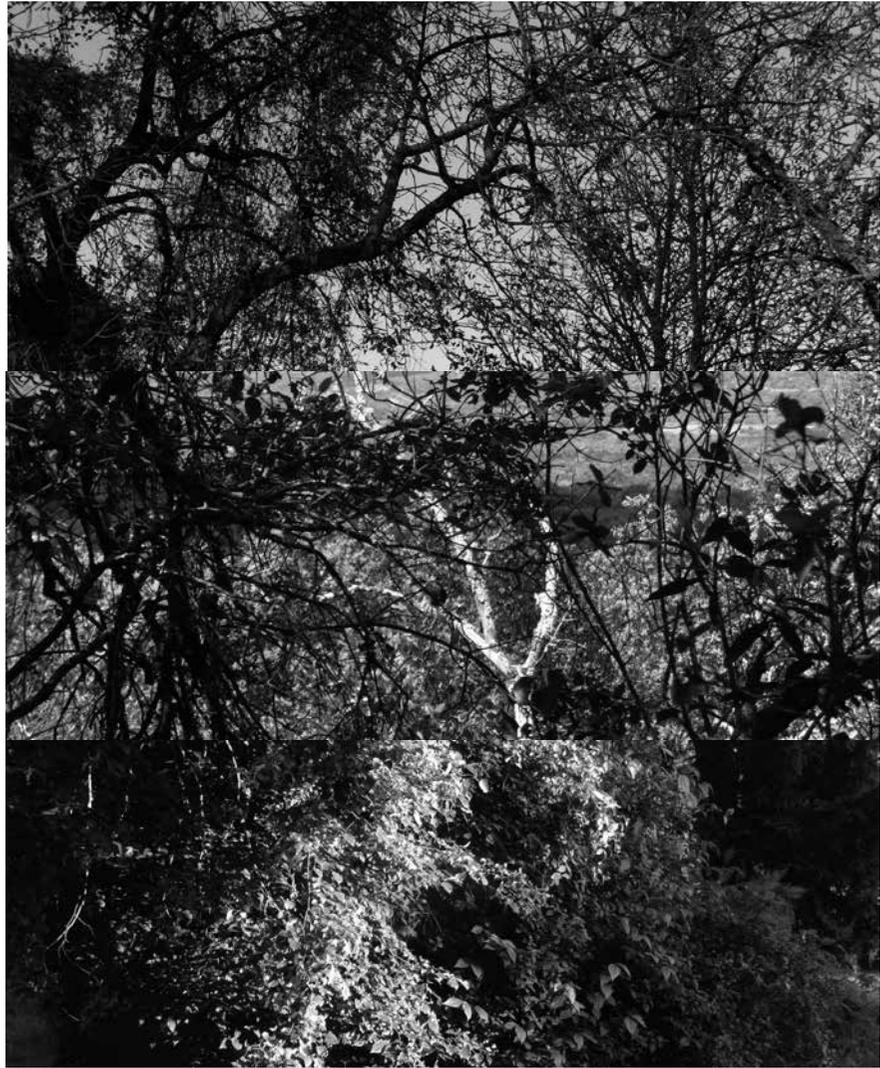


Bruno Guattari Éditeur





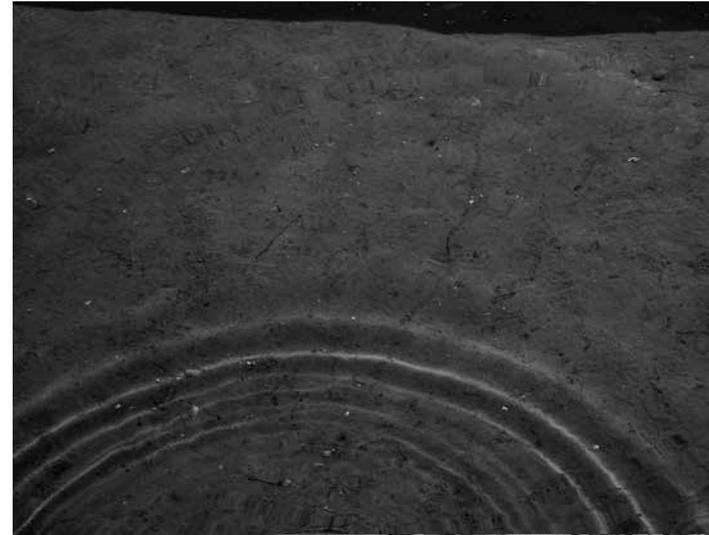
Du temps que j'étais petite fille, trois pommes et deux souvenirs (les yeux à peine à la hauteur de la table), ou bien plus grande et plus pensive, existaient – de proche en proche en promenade – ce genre de demeures qui sont des châteaux dans le vocabulaire. Ils se confondent tous dans mon esprit, surtout leurs grands parcs aux arbres centenaires qui s'étiraient jusqu'à la forêt en une progression naturellement dense de la végétation mais où j'apprendrai à reconnaître, dans le même temps que d'autres s'ingéniaient à nous en séparer, que des esprits éclairés avaient su laisser faire afin que cette progression existât qui illustrait secrètement le seul ordre important du monde : tous les états de la beauté – jusqu'à la dangereuse combe que dissimulaient les fougères et les sables mouvants, à l'extrémité entre le canal et la route quand il n'y a plus qu'un petit bois obscurci de grimpantes parasites qui s'y répandaient en froissements de rideau velouté, et plein d'une humidité vénéneuse. On dit que des temps sont révolus lorsque le portail immense voit passer notre modeste multitude pour aller au château par l'allée principale, mais cela c'est la nostalgie d'un ordre supérieurement séparé qui s'est cru éternel.



Le temps d'avant les interdictions sanitaires de toutes sortes aussi bien que le temps d'un abandon qui ne dit jamais son nom. Sur le mur le lézard : cousin ; caillou, empêché de joliesse menue par quelque récit horrifique, dragon réduit qu'une curiosité fantasque aurait pu réveiller, alors la carresse au lézard n'exista jamais. Sur le mur est allongée une petite créature humaine qui est là enseignée de la beauté du monde par les nuages polymorphes. Conversation avec les nuages, bestiaire, lenteur, rien n'est incompréhensible seulement d'un sens différé au temps des longues heures baignées de bleu céruléen et de rayons divins, éclaboussées de lectures, aller la tête la première dans les vagues de lumière et les vrais contes bleus.

Innombrables ombellifères – répandues en nuées blanches au bord des chemins – et dans les jardins et les haies, rosiers arborescents, tous saupoudrent alors naturellement le monde d'une beauté tendre qui peut être aussi celle contenue en un seul bouquet minuscule aperçu lors des jours qui sont comme des dimanches. Dilection inavouable, pour le voile rosé des cardères sauvages, le même rose que le byssus posé sur la table près du chapeau. Les murs d'églantiers ont des faux-fruits, ovales en nombre rouge, semblables au tapis rouge que font les fraises des bois semblables aux abeilles de velours grenat d'un rideau de porte au semis de lys cramoisis au revers d'un fauteuil (et un doigt de cassis). Naturellement tout se retrouve, se répond. Toute disparition saisonnière, renouvelée, consolée.

Les parlars symphoniques au-dessus de moi. Certains racontent avec soin, ainsi tout devient cause première et dernière heure, d'autres sont volubiles et colorent leurs phrases de grands gestes, certains observent, posent sur chacun un regard d'un poids au savoir indéfinissable, ponctuent, arrêtent ; la nouveauté absurde de ce qui est prodigué aux mourants ; la qualité pétrifiante d'une photographie dans cette conversation.





L'ennui n'était pas un état qui serait né d'un océan de vide plus grand, il n'existait que des moments volés à la chasse à l'oisiveté (goût de la contrebande dans ma propre vie). J'ai beau savoir l'alentour verdoyant, cet absolu terrestre qu'est la campagne, je suis aussi au bord de la mer, adjugée à la couleur bleutée des forêts à l'horizon par incompréhension puérile définitive. Les coquillages sur la plage à la rivière, les mouettes sur le fleuve, le mascaret ; apprendre à compter, les distances toujours irréelles.

Ce n'est pas tellement mon enfance qui m'importe mais l'identification du contour des empreintes, le comptage minutieux qui fait toujours loi aussi bien que le détail du mode opératoire ; ou à l'opposé, la saillie unique d'une émotion si violente que tout est blanc temporel autour. La piste du sacré.



Je suis allée au musée vers dix-sept heures, on prévoyait de l'orage, je lui voulais cette lumière parfois étrange. Je suis arrivée bien plus tôt, sûre de voir la lumière changer sans cesse car il y avait grand vent qui bouleversait les nuages. Il y eut alors des instants de lumières incroyables, faisant saillir des traits invisibles puis l'instant suivant c'était comme si toute lumière intérieure s'était éteinte ; le temps que mes yeux s'habituent à la pénombre soudaine et déjà le soleil embrasait quelques secondes le visage qui se rembrunissait aussi vite. Je me souviens d'autres de ces éclats fugitifs sur ses paupières quand le soleil perçait à travers les arbres, mais c'était du temps de sa place à la maison ; tout était suspendu pour guetter la lumière doucement fragmentée lui donner mouvement, cette grâce.

En fait d'orage sur la ville, le ciel s'est seulement longuement assombri et la chère masse prise dans le marbre devint liquide dans la sourde lumière de fin de jour. Rester là, marcher à petits pas, en faire le tour, regarder l'œuvre une nouvelle fois, les mains à jamais condamnées derrière le dos.

Ce serait un point d'équilibre à trouver en un instant qui ne se rattrape pas. Tout est possible mais une seule combinaison réalisera l'équilibre. Je pense à ces arbres qui poussent dans des poches de terre à la verticale de parois rocheuses, des genévriers fins et trapus mais millénaires. Les racines en soi et l'élan vers l'autre ; faut-il guider les racines, mesurer l'élan ? C'est une langue dans la langue dont on apprend tous le vocabulaire simple et la syntaxe élémentaire. Possédants mais éternellement nus. Seul, les mains remplies, rendre grâce, dire merci.



Isabelle Sancy est née en 1967 et vit dans le Gers. Elle a contribué aux revues «ARPA» (2017-2019), «margelles», «Contre-allées» (2020). Un premier recueil de poésie, *Paraissons* (2020) ainsi qu'un roman *Rire au ciel* (2022) chez a été publié chez Bruno Guattari Éditeur Un prochain recueil est en cours de préparation chez le même éditeur.

Philippe Agostini, né en 1964. Peintre. Son travail et ses différentes contributions à des revues ou des livres sont présents sur le site étaton.com. Collaborateur des éditions Bruno Guattari depuis sa création.

Livres

Sara Oudin, *Quarante. et Un*, poésie, 2018
Adèle Nègre, *Résolu par le feu*, poème, 2018
Adelson Élias, *Ossements ivres*, poésie, 2019
Marcel Dupertuis, *Les chambres*, Tome 1, roman, 2019
Isabelle Sancy, *Paraisons*, poésie, 2020
Fabrice Farre, *Implore*, poésie, 2020
Adèle Nègre, *Un seul poème*, 2020
Manuel Reynaud-Guideau, *Quartz*, poème-récit, 2021
Jos Garnier, *Le temps s'est fécondé à l'os*, poésie, 2021
Roland Chopard, *Progressions*, poésie, 2021
Isabelle Sancy, *Rire au ciel*, roman, 2022
Anne Barbusse, *À Petros, crise grecque.*, poésie, 2022
Sara Balbi di Bernardo, *Biens essentiels*, 2023
Laurent Billia, *Déplacements des astres*, 2023

⊥

Les cahiers [appareil]

Adèle Nègre, *Hortus conclusus*, 04.2020
Jean-Claude Terrier, *La crête, La faille*, 04.2020
Alexis Audren, *La phrase, cet élastique*, 04.2020
Julie Buisson, *Aube tracasse*, 04.2020
Martine Gärtner, *L'œil du cheval*, 06.2020
Gilles Marais, *Trois pièces*, 11.2020
Jimena Miranda Dasilva, *Impúdica*, 12.2020
Daniel Leuwers, *Les variations Baudelaire*, 05.2021
Fabrice Magniez, *Formes*, 05.2021
Isabelle Monin, *Des cendre.s de Dom Juan*, 08.2021
Adèle Nègre, *Observations*, 09.2021
Adèle Nègre, *Interférences*, 09.2021
Jimena Miranda Dasilva, *Récits, contes (et autres songes)*, 12.2021
Tom Saja, *Broutilles*, 04.2022
Claude Caroly, *Fictions - Frictions - Foliations*, 06.2022
Jorge Valenzuela-Cruz, *Un diario*, 06.2022
Fabrice Farre, *Des équilibres*, 06.2022
Adèle Nègre, *Métamorphoses*, 01.2023

⊥

margelles (revue)

margelles n°1, printemps 2020
margelles n°2, été 2020
margelles n°3, automne 2020
margelles n°4, hiver 2020
margelles n°5, printemps 2021
margelles n°6, été 2021
margelles n°7, automne 2021
margelles n°8, hiver 2021
margelles n°9, printemps 2022
margelles n°10, été 2022
margelles n°11, automne 2022
margelles n°12, hiver 2022

⊥

le trombone

n°1 - Isabelle Sancy, *Sur la piste*, 02.2023

⊥



- 1 - instrument à vent et à embouchure de la famille des cuivres qui est actionné par une coulisse ou par des pistons.
- 2 - petite attache faite de deux boucles de fil de fer (ou de matière plastique) qui sert à retenir plusieurs feuillets ensemble.

Le trombone est composé de textes courts (parfois accompagnés d'images) qui n'ont pas encore trouvé leur forme définitive dans le dispositif d'une édition papier. Autrement dit, *le trombone* se veut une publication numérique en coulisse.

Le trombone n°1
Isabelle Sancy - Philippe Agostini
Publication numérique

•

Comception graphique Philippe Agostini

•

02.2023



Bruno Guattari Éditeur

Chemin de la Blandinière,
41250 Tour-en-Sologne

site : brunoguattariediteur.fr | e-mail : brunoguattariediteur@gmail.com

Et maintenant, une pincette, un trombone, maintenant.

Andrea Zanzotto, extrait de *Oui, encore de la neige*, dans *Du paysage à l'idiome (anthologie poétique 1951-1986)*, Maurice Nadeau / Éditions Unesco, 1994

